

## ABONNEMENT.

Paris : 18 fr. — 9 fr. — 4 fr. 50.

Dép. : 30 — 15 — 7 50.

Rue du Bouloi, 26.

## LE TOCSIN



## COMITÉ DE RÉDACTION.

Emile Barrault.

F. Delente, ouvrier.

Affranchir.

## DES TRAVAILLEURS.

SOMMAIRE. — Tocsin d'alarme. — Séance de l'Assemblée. — Elections départementales. — Un mot sur le banquet. — La monomanie du 18 brumaire. — La République et les Bonapartes. — Les martyrs, vision populaire. — Faits divers.

PARIS, 9 JUIN.

## TOCSIN D'ALARME.

Alarme ! alarme ! alarme !

Tel est notre cri dès le point du jour, travailleurs républicains ; ouvrez l'œil, tenez-vous sur vos gardes.

Grâce à votre généreuse clémence, la royauté, que vous teniez sous votre talon de fer, s'est évadée, et la voici qui revient traîtreusement pour faire main-basse sur votre république. Tous les héros de février ne sont pas encore guéris de leurs blessures, les Tuileries sont encore une ambulance, et déjà la monarchie, qu'ils en avaient chassée, rôde aux portes du palais.

Où, Joinville a reparu dans Paris même, on le dit reparti, il se cache en attendant une occasion meilleure que les élections d'hier. Mais si Joinville a pénétré jusqu'au cœur de la France, ses autres frères ne seraient-ils pas aussi sur notre territoire ?

Ne sont-ils pas quatre, comme les quatre fils Aymon, quatre qui croient que la France est l'apanage de leur famille ? Comment ne tenteraient-ils pas de relever le trône que leur père a laissé choir ? N'ont-ils pas partout des intelligences ? La marine, l'armée, l'administration, feu la Chambre des pairs, l'Assemblée nationale où une partie du vieux parlement s'est transvasé, tout n'est-il pas peuplé de leurs connivences ? La conspiration orléaniste n'a-t-elle pas ses conciliabules avérés et ses feuilles connues ? N'en doutez pas, la branche cadette rêve sa Vendée.

Alarme !

Et, n'en doutez pas davantage, le rejeton de la branche aînée n'est pas loin de vos murs. La jactance de ses partisans n'en fait pas un mystère, Henri V réside dans un château d'où il peut voir les tours de Notre-Dame. Là, il attend que le feu de la guerre civile ait embrasé sa bonne ville de Paris pour y rentrer et planter son mouchoir blanc sur des ruines. Un soir, ce drapeau n'a-t-il pas fait parmi nous une première promenade ? L'or du faubourg Saint-Germain recolle de toutes parts des gardes-du-corps en guenilles et des mousquetaires en haillons pour hâter la bienvenue du petit-fils de Charles X.

Alarme ! alarme !

Enfin, si le prince Louis Bonaparte ne conspire pas, nous affirmons qu'il y a une conspiration bonapartiste, nous la dénonçons.

C'est cette conspiration qui a brusquement lancé sa candidature, après l'avoir habilement préparée par l'intrigue. Tous les électeurs qui ont voté pour lui ne sont pas des complices, ce sont des instruments aveugles. On a exploité chez eux le vieux fanatisme de la gloire d'un grand homme, le sentiment de la justice froissée par un acte de proscription, et on les a entraînés dans un piège. Qui le nierait ? Des bataillons ont crié : *Vive Louis Bonaparte !* Un journal vient de se fonder sous ce titre : *Le Napoléon républicain*. Si le nouveau représentant du peuple n'est pas un conspirateur, il est responsable de tout ce qui se trame en son nom, à moins qu'il ne le désavoue.

Alarme ! alarme ! alarme !

Quoi ! à cette heure encore il est des hommes qui réclament le droit de gouverner la France comme un héritage de leur maison, comme un patrimoine de leur race ? Le peuple a proclamé sa souveraineté, et quelques fils de famille déclarent que ce peuple est leur propriété ? Si ce n'était pas une folie monstrueuse

digne de Charenton, ce serait le plus grand des crimes, digne du bûche puisé l'échafaud politique est aboli.

Notre République est-elle tombée si bas que des pygmées se flattent de la surprendre, et de remplacer sur sa tête le bonnet phrygien par une couronne de carton doré, au mépris du sang qu'elle a versé par tous ses pores pour se laver de sa servitude dynastique ?

Peuple, sais-tu à quoi leur insolence te compare ? à un géant qui a toujours besoin d'être mené à la lisière d'un roitelet et discipliné par une verge de fer. Si la verge et la lisière te manquent, tu fléchis, disent-ils, et tu tombes dans la fange pour t'y débattre dans les convulsions de l'anarchie. Tel est leur langage.

Et comme il te voient souffrant, ils lèvent la tête. Pas une de tes misères qui n'ait fait leur joie, pas une de tes larmes qui ne leur arrache un sourire, pas une de tes angoisses qui ne dilate leur cœur. Si tu étais heureux, ils devraient désespérer ; une espérance folle les enivre, parce que tu es exténué par la faim, agité de sombres inquiétudes, et toute cette bande de coqs gaulois, d'aiglons impériaux, de colombes de la légitimité fond sur toi comme une nuée de corbeaux sur un cadavre à se disputer.

Alarme ! répétons-nous, alarme ! alarme !

Réveille-toi, peuple ! si tu es uni, tu seras fort. Ce n'est pas tout que de mettre à bas un trône à travers une grêle de balles, il faut empêcher tes ennemis de le reconstruire dans l'ombre, pièce à pièce, en te faisant servir toi-même de machine à cette restauration, grâce à la zizanie semée dans tes rangs. Diviser, c'est l'art de régner. L'art de vaincre les tyrans, c'est de s'unir.

Arrière les prétendants de toutes les couleurs !

Comment ? à cette heure même les travailleurs aspirent à s'affranchir de la tutelle de leurs patrons ; ils ne veulent plus ni serfs ni maîtres dans les ateliers, mais des associés dont la rétribution soit proportionnée à leurs œuvres. N'est-ce pas le vœu de tout le peuple intelligent de la France ? Cependant quelques hommes, au nom de leurs ancêtres, se prétendent les usufructiers éternels du gouvernement de notre nation ! Par quelle nouvelle leçon faut-il donc corriger les dynasties ?

Trop longtemps la France a été le domaine des princes ; mais ont-ils oublié que le peuple les a expropriés, pour cause d'utilité publique ? Il est rentré dans ses droits, il s'est sacré roi, et s'il a deux ou trois fois perdu sa couronne, toujours il l'a reconquise, parce qu'il ne perd jamais la tête, lui, et que ses bras sont bons.

Accourez donc en France, jeunes princes ! Organisez à qui mieux mieux la chasse à la royauté ; choisissez bien vos meutes ; dévastez le pays par l'essor de prétentions rivales, et passez-vous la fantaisie de cette campagne aventureuse. La République à qui vous vous jouez sera troublée un instant peut-être ; quoiqu'il arrive, nous vous le prédisons hardiment, vous serez réduits à fuir plus honteusement que Louis-Philippe, à vous laisser capturer avec moins de gloire que la duchesse de Berry, ou vous serez impitoyablement broyés dans un emportement de juste colère !

Alarme ! alarme ! alarme !

## Séance de l'Assemblée nationale.

L'Assemblée a produit aujourd'hui

0.

La France doit pour la séance

22,500 fr.

C'est ce qu'on appelle le gouvernement à bon marché.

## Elections départementales.

NORD. — Antony Thouret.

SEINE-INFÉRIEURE. — Thiers. Loyer. Charles Dupin.

SARTHE. — Hauréau (Barthélemy).

YONNE. — Rampon. Léchin. Louis Bonaparte.

DORDOGNE. — Auguste Mie.

## Un mot sur le banquet.

On nous donne avis des intrigues qui tâchent à se faufiler dans ce banquet populaire ; notre devoir est de publier les faits qui nous sont dénoncés.

Légitimistes, orléanistes, bonapartistes se font inscrire sous main pour des sommes considérables. Tel a compté quinze cents francs, tel autre a doublé, et l'on assure que le bonapartisme a souscrit pour 10,000 francs.

Exécrables meneurs ! le peuple ne peut donc essayer de se réjouir sans que vous accouriez pour empoisonner sa joie et troubler sa fête ! Là où le peuple se rassemble sous une inspiration religieuse de fraternité et de paix, vous tâchez de créer un foyer de guerre civile, et de semer entre tous ces convives les brandons de la discorde ! Vos tentatives criminelles seront déjouées, il suffit de les révéler au bon sens du peuple.

## La monomanie du 18 brumaire.

La proscription qui a frappé la famille Bonaparte a cessé ; la vérité doit se faire entendre.

On se souvient que cette famille importuna plus d'une fois Napoléon de ses exigences ; comme il était empereur, ils voulaient être rois. C'était le génie qui avait élevé Napoléon au rang suprême ; pour eux, ils n'y avaient d'autre titre que leur parenté avec le nouveau Charlemagne.

La famille Bonaparte, en exploitant la fortune prodigieuse de son chef, s'est conformée aux traditions des monarchies antiques. Ce n'est pas son mérite qui a fait sa grandeur, c'est le privilège du sang. Comme tous les vieux rois de l'Europe, elle n'avait gagné sa majesté qu'à la loterie de la naissance.

Les représentants actuels de cette famille ont-ils renoncé à leurs prétentions ? Nous voulons le croire. Cependant la conduite de Louis Napoléon Bonaparte, jusqu'à ce jour, n'a pas été celle d'un citoyen, mais d'un prince incurable.

Ce jeune homme était parfaitement inconnu en France. Un jour il fait sa piteuse échauffourée de Strasbourg, un autre jour sa niaise équipée de Boulogne. Que voulait-il ? Délivrer le pays, à ce qu'il disait, d'un gouvernement qui n'avait pas reçu la sanction populaire. A quel titre se chargeait-il de cette mission ? Il était le neveu du grand homme !

C'était sans doute une recommandation auprès de tous les vieux idolâtres de l'empereur, auprès de quelques conscrits fanatisés par le récit des batailles de l'ancien. Mais la partie sensée du peuple pouvait-elle prendre au sérieux un jeune aventurier qui se posait en diminutif du fétiche impérial ? Si nous plaçons Napoléon sur une colonne, ce n'est pas une raison pour mettre sa parenté, même à la hauteur d'une borne.

Toute œuvre a droit à une rémunération ; mais ce prix ne va justement qu'à l'auteur. S'avise-t-on de mettre les descendants de Corneille à l'Académie Française ? Les fils des maréchaux de France sont-ils maréchaux pour avoir pris la peine de naître ?

Que nous veut donc encore le citoyen Louis Bonaparte ? Il semble tenir absolument à gouverner la France. Pourquoi ? Parce que l'effigie de son oncle est



encore sur quelques-unes de nos pièces de cent sous.

Encore une fois nous aimons à le supposer le meilleur des républicains. Toutefois son nom sert de prétexte à beaucoup d'intrigues, et les ambitions à la suite ne demandent pas mieux que de le pousser pour avancer. Tant de gens aident aux roues d'une voiture pour monter derrière! Ignore-t-il tout ce qui se passe! Qu'il le veuille ou non, il est un drapeau parmi ce qu'il y a de moins éclairé et de moins noble dans la nation. La propagande impériale se poursuit sans relâche. L'argent se distribue. En un mot, il est inscrit sur la liste des prétendants qui rêvent un nouveau 18 brumaire. A titre de neveu, bien des gens lui en réservent le privilège.

M. Louis-Bonaparte a beau vouloir être *citoyen*; il est *prince*, c'est indélébile.

A lui la faute! Ce n'est pas en son nom, c'est au nom du chef de sa race qu'il s'est perpétuellement présenté à la France.

Sous Louis-Philippe, deux fois il a troublé la tranquillité générale, et ni lui ni ses partisans n'ont trouvé à verser une goutte de ce sang libérateur qui coula à flots à Saint-Méry et dans la rue Transnonain. Depuis la révolution de février, il n'a paru que pour déconcerter l'union des électeurs de la démocratie; et il s'est glissé dans la lice électorale, il n'y est pas entré la tête haute.

Prince, car vous l'êtes, c'est votre fatalité, il vous est difficile d'être un bon citoyen, et vous en deviendrez aisément un mauvais.

Pensez y bien; notre République a été étouffée par la gloire de votre oncle, nous l'avons reconquise sans vous, vous lui devez le respect. Si vous aviez la monomanie de recommencer le 18 brumaire, vous méditeriez un crime qui n'aurait ni l'excuse du génie ni le prestige de l'auréole militaire. Vous ressembleriez à un filou de liberté, tandis que votre oncle en était le grandiose voleur.

Et votre crime serait d'autant plus irrémissible, que vous vous attaqueriez à un ordre de choses qui est la réparation tardive de l'attentat de Napoléon.

Nous vous verrons à l'œuvre; en attendant nous vous signalons à la surveillance de nos concitoyens. Notre République doit prendre ombrage d'un citoyen qui se donne pour la relique vivante du plus sublime des despotes, mais d'un despote. D'ailleurs, vous avez eu les votes des traîneurs de sabre qui savent peu la politique, et ceux de la partie réactionnaire de la banlieue de Paris.

#### La République et les Barbares.

Après les journées de juillet, le peuple était fort embarrassé pour la bourgeoisie qui s'adjugeait tout le gâteau de cette révolution, pour la dynastie qui en avait pris la fève. Nul n'a oublié le système de rigueur pratiqué vis-à-vis des masses, et les outrages qui peu à peu succédèrent aux flagorneries du lendemain de la victoire.

C'est alors que le peuple fut désigné par ce surnom: LES BARBARES.

Le pouvoir de février n'en est pas encore venu à voir dans le peuple un ramas de barbares; mais s'il lui fait grâce du mot, il ne lui épargne pas le traitement que la monarchie lui réservait à ce titre.

Déjà l'on oublie que, pendant plus d'une semaine, les deux cent mille bras du peuple ont tenu Paris haletant, et l'ont laissé respirer, plus occupés de le bercer que de l'effrayer, à ce point que la cité s'est paisiblement endormie entre les mains de ce vainqueur civilisé.

Pourquoi donc ne voir dans ces rassemblements et ces cris dont on s'alarme que la brutale effervescence de tous les mauvais instincts populaires? Cette population que vous trouviez admirable en février et en mars, a-t-elle cessé d'être la même? Est-ce elle qui a changé, n'est-ce pas vous?

Cependant notre République est menacée d'être envahie par tous les résidus de nos trois dernières dynasties. Les bénéficiaires de toutes les représentations monarchiques précédentes se dévouent à faire rappeler les chefs d'emploi auxquels ils ont dû de belles recettes. On effraie, on corrompt, on achète. Les troupes sont travaillées. Supposons la République en péril; où seront ses défenseurs les plus héroïques? Dans les rangs de ceux-là même qui l'ont fondée.

Non, le danger sérieux n'est pas où vous le voyez, il est ailleurs. A quoi bon éreinter la garde nationale à faire cette triste et inutile police? C'est créer entre elle et le peuple des occasions de conflit regrettable, c'est détruire tout accord entre la nation en uniformes et la nation en blouses. Le moment n'est-il pas arrivé où tous les républicains sincères, quels qu'ils soient,

doivent se réunir pour s'opposer aux complots des réactionnaires et des prétendants?

#### LES MARTYRS.

##### Vision populaire.

Puisque le présent est sans grandeur et semble, par ses duplicités, vouloir entacher l'avenir d'aventures sanglantes, plongeons-nous dans le torrent de nos souvenirs.

Après la bataille de février ou pouvait voir, à l'Hôtel-de-ville, de sublimes défunts étendus dans leurs cercueils, faces découvertes et toute rayonnantes de douleur et de victoire.

Pourtant la salle où gisaient leurs corps mitraillés n'avait rien qui mit en rapport avec l'admiration. Un écriteau scientifique, avec son jargon de mendiant, distrairait les visiteurs en attirant leurs regards sur l'exposé d'un système de momification; et le sacerdoce, là comme partout, embarrassé des viduités de la liturgie, éprouvait durement son pontife; car sa mâchoire, tourmentée de pendiculations, dénonçait l'insouciance de sa foi à travers la somnolence du débit de ses prières latines.

Mais les morts seuls suffisaient à redresser l'attention; leur aspect agrandissait la scène, et le citoyen qui les aimait, quoique forcé de précipiter sa contemplation par la foule des vivants qui l'entourait, s'identifiait à jamais au génie de leur sacrifice; durant les deux ou trois minutes passées devant eux, son esprit vécut dans les temps illimités de l'extase.

Ces morts avaient un galbe libérateur qui révélait la somme de tous les dévouements déjà accomplis par l'humanité. Quoi qu'ils fussent prêts à être mis au tombeau, leurs traits contractés et taciturnes semblaient se tendre vers un même point, appréhender de prochains massacres, et ces êtres de la mort, premiers représentants de la République, paraissaient tenir conseil dans un aréopage en danger. Alors, ils emportaient l'esprit dans des visions prophétiques où le canon grondait, où le tocsin tintait, où les clameurs sauvages de la mêlée s'abattaient dans des ruines.

Un abîme, large comme le monde, était creusé en cirque, et toutes les populations y piétinaient en traversant fatalement des mares de sang et de pleurs. L'arène était si follement spacieuse que toutes les villes de la terre y tenaient à l'aise; et de loin en loin, comme dans notre existence réelle, plusieurs de ces cités étaient en révolte, ou l'incendie les dévorait, ou la misère les abrutissait. Partout les fureurs de la propriété aux prises avec les débordement de la faim s'attaquaient, s'enlachaient pour se tuer; mais la propriété, ce monstrueux Antée, quoi qu'il puisât toujours de nouvelles forces en s'enracinant au sol, sentait les muscles de l'hercule plébéien l'ébranler dans ses profondeurs. Alors, d'un dernier effort il se raidissait afin de retarder l'heure où son adversaire devait l'étouffer.

Sur les parois du gouffre, des rhéteurs tâchaient d'en atteindre les gradins glissants et de s'y maintenir à la vue de tous en jetant aux combattants de ces mots hypocritement sonores qui font dresser l'oreille aux sophismes de leurs propositions. Dans les bas-fonds de cet incommensurable et terrible trou, des travailleurs, le dos voûté, le front baissé sous la pesanteur des famines de la chair et des jeûnes de l'intelligence, passaient en montrant le poing à des privilégiés d'une date immémoriale. De jeunes femmes hâves, mais vieilles déjà sous les mille souffrances de leurs nombreux et légitimes besoins sans pâture, cherchaient du travail dont le salaire, quand elles en trouvaient, ne servait qu'à prolonger leur supplice en ne leur accordant que le moyen de les tenir à l'état d'étéisie; et des enfants, perdus dans cet effroyable bouleversement, étaient virils d'épreuves, à l'âge où les bienfaits de l'éducation et les charmes de l'innocence eussent dû les entourer de leurs plus frais plaisirs. Quant aux vieillards, il en existait peu; les devoirs et les chagrins, en éreintant les hommes, les empêchaient de vieillir, et ceux qui restaient, délaissés de tous, subissaient quelque piteuse charité, ou travaillaient dans la boue en attendant la mort.

Cependant, Dieu était toujours aussi paternel, la nature toujours aussi féconde; mais le libre arbitre de chacun, mis en débauche par l'instinct de la propriété, refusait de s'unir au travail d'une délivrance universelle. Les démentes de la société aliénaient les hommes: on ne voyait d'organisation possible qu'en se préparant au combat.

Ebloui par cette étrange apparition, le citoyen, quoique pressé par la foule, contemplait toujours les morts! — Saudain, en idée, il les voit sortir de leurs cercueils et marcher vers un Calvaire; puis, tous les

martyrs des temps passés, glorieux et sanglants, arrivent par centaines se joindre à leur cortège; et les victimes et les dévoués futurs abondèrent en rassurant l'espoir sur les richesses religieuses du genre humain. Tous ensemble gravirent la montagne en criant: Rouen... Limoges... Naples... proscription et carnages... puis ils chantaient: liberté! égalité! fraternité!

En arrivant au sommet de ce Golgotha, ils y virent encore le Christ et les deux Larrons vivants sur la croix, et malgré leurs efforts désespérés, jamais ils ne purent décloquer le saint Rebelle ni ses deux compagnons de tortures; tant l'égoïsme et l'orgueil avaient affreusement rivé les abominables clous de l'esclavage! Alors, implorant le supplicié lui-même pour se délivrer, ils l'entendirent soupirer du haut de sa poignante douleur: « Pour nous décloquer, aimez-vous les uns les autres. »

Ce cri épanché sur les larmes des fidèles courut dans le monde, ébranla les multitudes, et des myriades d'êtres entrelacés, organisés, s'élancèrent au secours du Christ et de ses martyrs!

Le citoyen, revenu à l'actualité des choses, reconnut, dans la salle, les magnifiques trépassés qui lui envoyaient, au fond d'une intuition, des fluides d'espoir. Leurs visages austères ne s'abandonnaient point à la désolation; ils savaient, par la prescience que leurs âmes avaient acquise dans le martyre, que les travailleurs allaient s'assembler et s'entendre sur les principes qui doivent affranchir la race humaine, et le citoyen leur dit adieu en emportant dans son cœur la passion d'aimer tous les hommes pour les sauver tous, et de se sacrifier et d'initier ses frères au devoir sacré de l'immense propagande.

G. GAUNY.

#### FAITS DIVERS.

Les témoins de MM. Clément Thomas et Napoléon Bertrand n'ont pas encore réussi à concilier leur déplorable affaire.

— M. Emile Thomas est de retour à Paris avec les deux agents qui l'avaient conduit et qu'il ramène. Par une lettre adressée à M. Trélat, il demande une enquête sévère sur sa conduite aux ateliers nationaux. C'est son droit de citoyen, et le ministre des travaux publics est inexcusable d'avoir fait usage de la lettre de cachet sous la république.

— Par arrêté en date du 5 de ce mois, le citoyen ministre des travaux publics, sur la proposition du directeur des ateliers nationaux, a nommé le citoyen Berthier ancien élève de l'école polytechnique, architecte, aux fonctions de directeur adjoint au bureau central de ces ateliers, et le citoyen Barral, ancien élève de l'école polytechnique, actuellement répétiteur à cette école, aux fonctions de chef du secrétariat.

— Hier, soir les cris de *vive Barbès*, à bas *Thiers*, retentissaient dans tous les attroupements des boulevards, trois cents arrestations, à ce qu'on assure, ont été opérées de nuit.

— Le conseil général des pont-et-chaussées vient de s'occuper de la question du raccordement du chemin de fer de l'Ouest avec les deux lignes de Paris à Versailles, et de déterminer définitivement le mode de raccordement en modifiant certaines dispositions du projet déjà adopté, en ce qui concerne la rive gauche.

Le projet admettait, pour la rive gauche, une courbe ayant son point de départ à la mairie de Versailles, et aboutissant par rebroussement jusqu'aux étangs Gobert. Les études récemment faites ayant signalé divers inconvénients, le conseil général a décidé la suppression de cette courbe. Le raccordement aura lieu seulement par une ligne directe tenant d'un côté à Viroflay et de l'autre à la rue Saint-Martin, à Versailles, point de départ de la voie de fer de l'Ouest. Il sera établi, pour le service de ces deux lignes ainsi reliées, un débarcadère spécial sur l'emplacement de la rue Royale ou de l'avenue Satory.

Le chemin de fer de Chartres étant fort avancé, et les travaux recevant une impulsion toute nouvelle, il est permis d'espérer que la section de Versailles à Chartres sera une des premières lignes livrées à la circulation, et dans ce cas, les travaux de la nouvelle station de Versailles, dans l'intérêt du raccordement, seront immédiatement entrepris après l'enquête, et offriront de nouvelles ressources aux travailleurs.

Le Gérant, Emile BARRAULT.

PARIS. — Imprimerie de LACOUR, rue St-Hyacinthe-St-Michel, 38.